

EXPOSITION

LE CHOC HOKUSAI

C'est un des événements culturels phares de l'automne-hiver : la rétrospective de l'artiste japonais Katsushika Hokusai (1760-1849) au Grand Palais à Paris.

Il s'agit certes, de la plus grande rétrospective de l'artiste jamais organisée hors du Japon, mais surtout de l'artiste star du Japon, l'artiste le plus admiré par les Impressionnistes et les Nabis. Son influence fut telle que la vogue du Japonisme déferla sur Paris à la fin du XIX^e siècle.

Hokusai est un curieux personnage. Né en 1780 à Edo (Tokyo aujourd'hui), il fut adopté par son oncle, et ses années d'enfance sont obscures. A treize ans, ce « fou de dessin », comme il s'appellera lui-même, apprend la technique de l'estampe polychrome chez un des éminents représentants de l'ukiyo (images transitoires ou images du monde flottant). Il grave des planches pour la fabrication d'estampes. A dix-huit ans, il entre dans l'atelier de Shunsho, célèbre pour ses portraits d'acteurs du Kabuki, et commence sa carrière en adoptant le nom de son Maître Shunrô.

Le contexte est porteur. Il réalise des estampes commerciales à bon marché.

Durant la période Edo (1615 à 1868), le Japon connaît une ère de prospérité sans précédent mais aussi une ère de repli autarcique. Si urbanisation et alphabétisation s'accompagnent d'un développement artistique important, personne hors du Japon ne connaît son mode de vie, sa philosophie, son art de la méditation.

Peu à peu, pendant cet âge d'or, la culture, jusque-là réservée aux seules élites, se démocratise. La nouvelle bourgeoisie se toque d'estampes, qui sont

collées sur les panneaux coulissants des maisons ou conservées dans des albums. La demande stimule la commande.



Les Six vies d'Hokusai

L'ukiyo est le grand mouvement artistique de l'époque Edo. Les estampes d'Hokusai connaissent un succès de plus en plus vif, car l'artiste sait saisir les émotions des scènes de rue, les attitudes, il sait donner à sa narration poésie, spiritualité et sensualité. Portraits de courtisanes, lutteurs sumo, mimiques de comédiens, paysages urbains, sont des thèmes qui correspondent aux attentes de la nouvelle bourgeoisie. La vision hédoniste des Japonais de l'âge d'or est aussi celle d'Hokusai, à la fois bon vivant et zen. Il réussit à nous transmettre cet



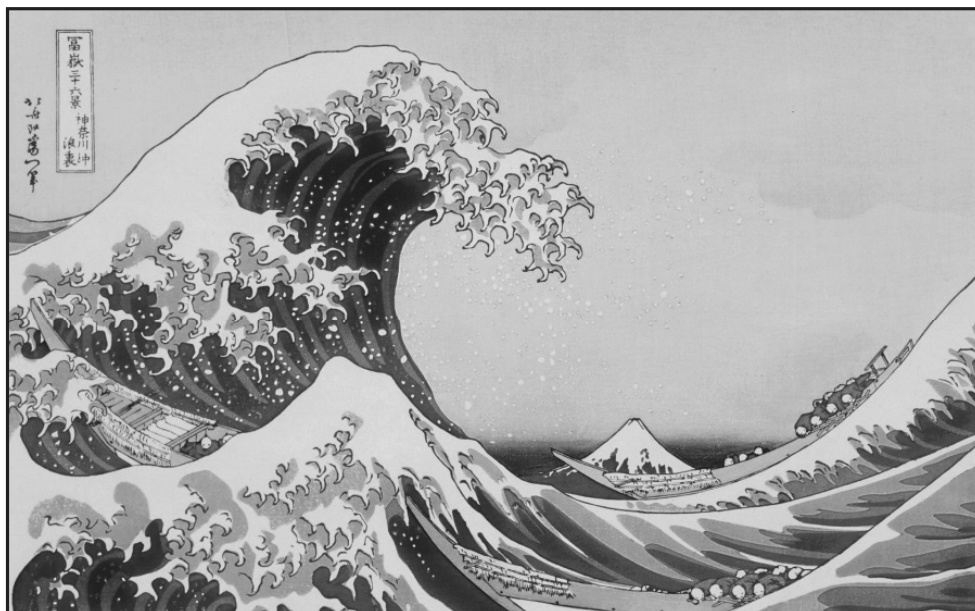
alliage de contradictions. L'artiste change de nom à chaque fois qu'il se réinvente. Chaque identité correspond à un style, ou marque un déménagement. En soixante-dix ans de carrière, en plus de trente mille dessins, il signera de noms différents. L'exposition rassemble son œuvre en six époques définies par six signatures différentes.

Influencé par les dessinateurs d'une école, appelée Rinpa, il va abandonner le nom de SHUNRO (1778-1794) pour emprunter celui de SORI (1794-1798). Il se consacre alors à la production de calendriers et de gravures en une seule feuille destinée à un usage privé. Il bâtit sa réputation sur ces œuvres luxueuses et raffinées et son habileté à illustrer le genre à la mode, les poèmes bouffes. Pour sa troisième vie (1798-1810), il prend le nom d'HOKUSAI. Il s'installe comme artiste indépendant. Il va apporter une contribution majeure aux livres de fictions longues faites d'intrigues épiques et fantastiques. Les illustrations de

ces romans constituent un défi pour les artistes qui doivent montrer de vastes connaissances et une bonne capacité d'invention. Hokusai est de taille. Influencé par la peinture chinoise, il utilise l'encre de Chine noire et les diverses nuances de gris qu'elle autorise, et revalorise les illustrations avec humour. Sa réputation grandissante va attirer élèves et suiveurs.

La quatrième période sous le nom de TAITO (1810-1819) est consacrée aux manuels de peinture. Le peintre qui a cinquante ans est sollicité par des disciples de plus en plus nombreux. Il va concevoir des manuels à l'usage de jeunes artistes. Ces «Hokusai mangas» (images dérisoires) constituent une prouesse, rassemblant plus de trois mille neuf cents dessins allant de la description des mœurs urbaines au monde des religions. Il livre une véritable encyclopédie de la vie quotidienne du Japon à l'époque d'Edo. En 1814 paraît le premier volume. Mais l'apogée de la vie de cet artiste pas ordinaire

EXPOSITION



est son époque IITSU (1820-1834). Il va réaliser au tout début des années 1830 ses œuvres les plus célèbres, la série des «Trente-six vues du mont Fuji» ou celle des «Voyages au fil des cascades des différentes provinces». Maniant pinceau et encre de Chine, ses estampes révolutionnent le genre du paysage en déclinant un seul motif et en synthétisant la tradition japonaise de la médiation et la perspective occidentale. Publié en 1834, le livre illustré des «Cent vues du mont Fuji» est le chef-d'œuvre de cette époque.

Sa dernière signature (1834-1849) GAKYO ROJIN MANJI ou «le vieux fou de peinture» est réservée aux œuvres picturales. Il délaisse les estampes et se consacre aux thèmes religieux ou aux sujets liés aux mondes animal ou végétal. Sous l'apparente simplicité, l'œuvre est savamment construite «C'est à 73 ans», écrit-il, «que j'ai commencé à comprendre la véritable forme des animaux, des oiseaux, des insectes et des poissons, et la nature des plantes et des arbres».

L'Occident sous le charme

Pour les artistes français du milieu du XIX^e siècle, qui délaissent le style académique et recherchent d'autres manières de s'exprimer, la découverte du style d'Hokusai est un choc. Il allie sa grande liberté d'expression à une grande virtuosité, il offre un exotisme facile à assimiler par les Occidentaux et une manière de construire la profondeur autrement : «Au lieu de chercher la profondeur du côté du seul point de vue d'un spectateur bien placé face au point de fuite du tableau, Hokusai l'étale en surface», écrit le critique d'art Pierre Stercks. «L'espace profond ne peut se percevoir pour lui que par le jeu des surfaces». En 1858, le traité de commerce et d'amitié France-Japon ouvre les portes du pays du Soleil Levant. Des cargaisons hétéroclites arrivent sur le marché parisien, objets, livres illustrés, estampes. Les images du monde flottant retiennent l'attention des collectionneurs et des artistes. Les livres signés Hokusai –recueils publiés en

quinze volumes- sont dévorés par les Nabis et les Impressionnistes, par les peintres en quête de modernité. Edgar Manet s'en inspire pour étudier les positions possibles de ses danseuses, ainsi que Toulouse-Lautrec. Gustave Moreau étudie les études Mangas avec passion, décalquant les personnages avec leurs costumes. Monet ne possède pas moins de vingt oeuvres d'Hokusai. Les écrivains Jules et Edmond de Goncourt rédigent un ouvrage de référence sur Hokusai.

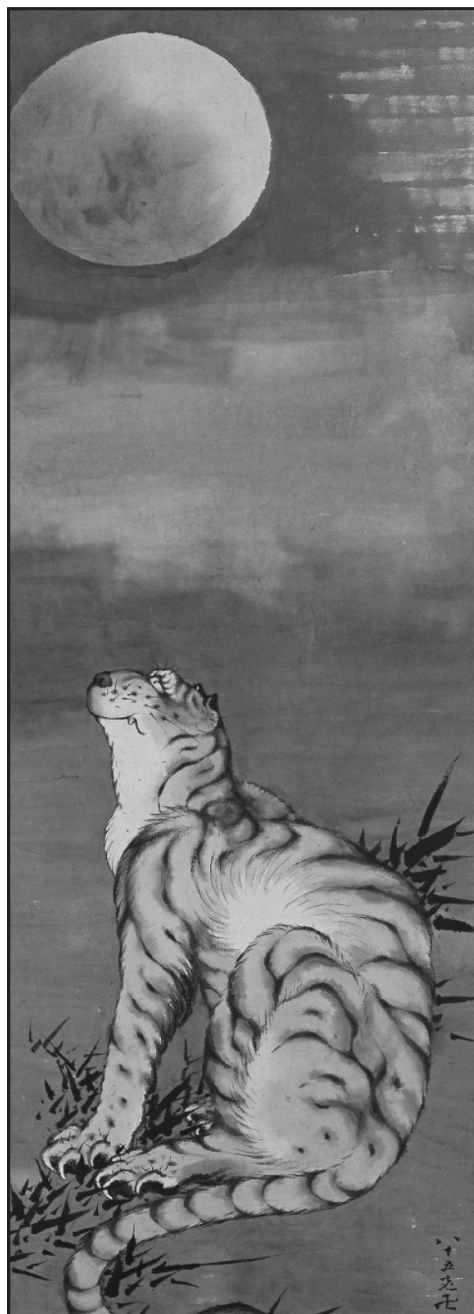
Cet intérêt pour l'estampe japonaise va modifier l'esthétique de la fin du XIX^e siècle. Un des premiers découvreurs, le céramiste Félix Bracquemond s'inspire de l'artiste pour créer des modèles ; les industriels de l'orfèvrerie comme Christofle réutilisent les motifs japonisants dans leurs pièces d'orfèvrerie. C'est la vogue du Japonisme à Paris.

Des magasins spécialisés s'ouvrent. Le plus connu est dirigé par Samuel Bing, qui publie la revue «Le Japon artistique», lue par les Nabis. C'est en allant voir les estampes présentées que Van Gogh capte des scènes japonaises qu'il fait figurer dans son portrait célèbre «le père Tanguy». Des collections se constituent. Celle de Georges Clémenceau est la plus connue.

L'exposition incontournable.

Si l'impact d'Hokusai est énorme sur les artistes français, on ne ressent pas assez son poids en traversant la première pièce de cette exposition, qui comprend trois cent vingt oeuvres. Quelques dessins de Félix Bracquemond pour des services, des vases d'Emile Gallé aux dessins inspirés du Japon, du dessinateur sur porcelaine Albert Damousse avec ses fleurs de pommiers, mais pas de Van Gogh, de Manet, de Monet, de Degas. C'est dommage.

Le commissaire japonais, Seiji Nagata, spécialiste mondial d'Hokusai et la commissaire française Laure Dalon, ont ensuite déroulé chronologiquement la carrière de l'artiste. Les estampes sont disposées dans des vitrines, ou sur les murs dans une relative



EXPOSITION

pénombre, car ce sont œuvres très fragiles. Si fragiles que l'exposition est découpée en deux volets ⁽¹⁾.

Pas de démesure dans l'exposition Hokusai –sauf le portrait de moine hirsute haut de dix-huit mètres accroché dans l'escalier du Grand Palais– les formats des estampes n'ont pas plus de quarante centimètres de longueur, mais quelle force, quelle subtilité, quelle poésie ! Dans la série des «Trente-six vues du mont Fuji», la vague la plus célèbre du monde, «Une vague au large de Kanagawa», ne mesure que 37,2 centimètres de longueur. L'anecdote est simple : sur la mer rugissante surgit la vague du tsunami, prête à engloutir les trois embarcations de pêcheurs. Au loin la silhouette du Fuji, la montagne sacrée au sommet enneigé. D'un côté la violence des flots, de l'autre le volcan paisible.

Deux mondes opposés peints avec une économie de moyens : trois pigments, le noir et ses nuances de gris, le bleu de Prusse, le jaune des barques et du ciel. Une oeuvre de dimensions modestes qui nous fait goûter au sublime.

Hélène QUEUILLE

(1) Le 20 novembre, une centaine d'œuvres seront remplacées par des estampes équivalentes, sur papier ou sur soie. Cette opération nécessitera dix jours et l'exposition sera rouverte le 30 novembre jusqu'au 18 janvier 2015.

Grand Palais. Entrée Clemenceau. Exposition du 1^{er} octobre 2014 au 18 janvier 2015.

(Relâche entre le 21 et le 30 novembre 2014).